Document generated on 08/09/2025 2:11 p.m.

ETC

Évidemment

Isabelle Lelarge

Number 34, June–July–August 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/35524ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)
1923-3205 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Lelarge, I. (1996). Évidemment. *ETC*, (34), 5–5.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ÉDITORIAL

ÉVIDEMMENT

Comment exprimer le sentiment que partagent un bon nombre d'intervenant-e-s du secteur des arts visuels, âgé-e-s de moins de 40 ans ? Comment le dire ? Comment écrire ce que plusieurs d'entre eux vivent et pensent et comment, tout à la fois, ne pas brimer les baby-boomers *du milieu alors que j'aborde ici un sujet tabou, apparemment non controversé ?*

Ces propos seront curieux aux yeux de ceux et de celles qui de loin estiment qu'une revue d'art qui persiste depuis 9 années par la force de son souci d'indépendance ne peut afficher ses préoccupations intrinsèques, un peu comme si elle n'en avait pas. Mais c'est une revue vivante, organique, liée à son environnement.

C'est à partir de la deuxième moitié des années 70 que s'est surtout constitué ce milieu, avec ses organismes et ses acteurs. Une grande partie d'entre eux a été formée en dehors de Montréal, puisqu'il n'y avait pas de départements d'histoire de l'art dans nos universités. Puis, au cours des années 80, cette première véritable génération (« véritable » parce que plus nombreuse qu'auparavant) d'acteurs en arts visuels, qui créa nos assises actuelles (les premières revues d'art contemporain, des galeries internationales, les premiers centres d'artistes, de plus grands musées...) présenta ses « produits » sur la scène internationale, pour finalement prendre place sur l'échiquier culturel planétaire. Qualité et persévérance furent sans aucun doute des atouts pour se sortir de l'étroitesse du marché québécois. Certains d'entre eux réussirent, puisqu'ils sont toujours là, respectés, vénérés, ayant tenu le coup. Ce petit groupe d'individus composé donc de quelques critiques, artistes, commisssaires d'exposition, galeristes, de quelques enseignants et de quelques fonctionnaires, forme à sa façon une doxa *d'où seul l'art véritable émerge (sic). Évidemment.*

Comment se pose le problème ? Sans discussion, il est normal que chaque génération ait ses valeurs. Je constate tous les jours des disparités entre ceux et celles qui, par exemple, ont 38 et 48 ans; chaque jour je sens l'inconfort, car je ne suis pas sûre que nous parlions exactement le même langage ni que nous ayons les mêmes intérêts. Les baby-boomers *(B.B.) savent tout mieux (sic) que les X, les B.B. voyagent, « surfent » de par le monde et fréquentent leurs collègues. Les B.B. ont les moyens. Les X du milieu ont terminé leur maîtrise, leur doctorat il y a plusieurs années, ils écrivent, publient, exposent et sont très dynamiques. Ils sont aussi très pauvres et leur avenir est totalement bouché. Leur espoir n'aura même pas lieu. Ils auraient pu créer leur emploi, démarrer des projets. Mais les gouvernements sont d'avis qu'il ne servirait à rien de planifier car les fonds n'existent plus.*

C'est un conflit de génération majeur : d'une part, ceux qui ont réussi méprisent aveuglement mais sans vergogne des artistes et de grands penseurs plus jeunes qu'eux; ils ne les emploient évidemment pas. Déjà, on savait que ces B.B. abhorraient d'une certaine manière le Québec – comme s'ils y étaient uniquement parce que les loyers sont moins élevés qu'à New York ou Paris ! C'est donc comme si un groupe minuscule faisait la pluie et le beau temps dans un milieu, alors même qu'il ne le connaît pas et ne souhaite absolument pas s'y identifier. Pourquoi n'y-a-t-il pas de place au Québec pour plus qu'une trentaine d'invididus au pouvoir, dans un secteur de l'économie qui pourtant comptait en 1992-93, par exemple, 678 millions de dollars et près de 42 000 emplois (directs et indirects), au Canada seulement dans le secteur des arts visuels ?

Et puis, il y a la génération des artistes âgés, celle des aînés qui a été « jetée » autant par les gouvernements que par les médias et les galeristes. On n'a pas su quoi faire de « nos » Prix-Borduas et de tant d'autres qui n'ont pas été aussi salués. À qui la responsabilité ? À qui la honte ?

Il est clair que ces propos ne plairont pas : ETC *a plus à perdre en étant du côté des appauvris, en tournant le dos aux pouvoirs et aux fonctionnaires et en disant une vérité qui, selon le proverbe, n'est pas toujours bonne à dire.*

ISABELLE LELARGE